

Antonine Maillet. *Le Chemin Saint-Jacques.* Roman. Montréal: Leméac, 1996. 372 pages.

Si l'on avait à chercher le leitmotiv de l'oeuvre maillitienne, une voix sans doute commune et quasi unanime, dirait que celui-ci tient inévitablement dans une triple interrogation: Qui suis-je? D'où je viens? Où je m'en vais?

En effet, Antonine Maillet, depuis cette décision du "J'écrirai en français!" contractée à douze ans avec la lecture de *La dernière classe* d'Alphonse Daudet, elle ne cesse de nous donner à lire une oeuvre exclusivement acadienne, inspirée d'un espace, d'un peuple, d'une langue et d'une tradition qui occupent horizontalement et verticalement son imaginaire créatif. L'oeuvre est à ce titre, fortement marquée du sceau de l'appartenance à un pays: l'Acadie.

Conservant ce support originel et original fondateur de sa production romanesque depuis *Par-derrière chez mon père*, *Pointe-aux-Coques*, en passant par l'immortelle *Sagouine*, *Mariaagelas*, *Pélagie-La-Charrette* (son prix Goncourt 1979), l'oeuvre maillitienne chemine sans détour, avec une mesure rabelaisienne attestée, empruntant tous les cieux au défi du temps, vers les origines du "patrimoine qui remontait aux portes des cavernes" (260). Et si un roman reste comme "un miroir que l'on promène le long d'un champ", ici une vie, on serait autorisé d'appliquer cette citation stendhalienne au dernier-né de l'auteure acadienne, *Le Chemin Saint-Jacques*. Ce roman nous place d'emblée dans ces mêmes interrogations et s'inscrit, de ce fait, dans la lignée romanesque globale du projet identitaire maillitien. Il relate l'apprentissage, le cheminement que prend au quotidien, d'abord une enfant, ensuite une adulte, sur les ailes d'un voyage initiatique au coeur de sa vie et celle des siens.

Deux parties intitulées *Radi* et *Radegonde*, illustrent respectivement les principales périodes qui ont marqué la vie d'Antonine Maillet, son enfance et son âge adulte. Un itinéraire, certes autobiographique, qui raconte au rythme d'une prodigieuse mémoire, les expériences de la vie, ceux de la naissance, ceux de l'école, de la lecture, de l'amitié, de l'amour mais aussi de la mort. Mais chez Antonine Maillet, la vie se raconte surtout par la fête, par la légende, par le conte et par le mythe des gens d'ici, qu'ils soient d'en-haut ou qu'ils soient d'en-bas.

Par petites touches magiques, imprégnées d'une forte alchimie imaginaire, Maillet place sa toile de fond. Ce que nous percevons en avant-plan c'est cette micro cellule sociale d'où va se faire la distribution scénique procédant à la construction de la trame initiatique de *Radi*, l'héroïne du roman. Née dans une famille nombreuse modeste et soudée de parents instruits, *Radi* ne rêve que d'une chose: percer le mystère de la vie. On la suivra année par année, elle nous entraînera dans la première moitié d'un parcours initiatique dans lequel tout un chacun se reconnaîtra à un moment ou à un autre de sa vie d'enfance.

La seconde partie du roman procède à la mise en application des connaissances et des expériences apprises. Elle inaugure une phase charnière importante dans la vie de

l'auteure. Radegonde, devait choisir entre l'amour ou le projet d'entreprendre, dans le cadre de son doctorat en France, une étude comparative entre les Géants européens et ceux de l'Amérique. Elle opta pour le second choix, faisant écho à son désir de percer le mystère de la vie.

Les prédictions des voyantes Lamant et Prudence se concrétisent au même titre que les propres rêves d'enfance de Radi. Elle traversera effectivement l'océan, se rendra en France et voyagera en Europe cherchant "la porte qui l'introduira aux ancêtres les plus lointains possibles, les plus près des premiers parents qui ont du garder dans les tripes le vague souvenir du paradis". (217) Elle reviendra chez elle en Acadie et poursuivra son projet de la chose écrite pour conter cette mémoire indestructible, déterminée, fière et exultée, sans jamais laisser tarir les sources fondatrices de son appartenance acadienne.

Le Chemin Saint-Jacques, écrit dans une langue imbibée d'une teinte folklorique émouvante, est cet itinéraire mnémorique, lieu de naissance privilégié et lieu de vie éternelle. En cela aussi, il est le chemin d'où l'on vient et celui où l'on va.

La dernière étape de l'initiation fatidique où l'être et son espace ne font plus qu'un.

Mohamed Aboueloufa
University of British Columbia

Evelyne Wilwerth. *La Vie cappuccino.* Avin/Hannut (Belgique): Ed.Luce Wilquin, 1999. ISBN 2-88253-131-1. 127 pages. 565 FB ou 85 FF.

Dans ce second roman, Evelyne Wilwerth métamorphose un événement tragique (une catastrophe aérienne) en une captivante histoire qui n'a rien de sombre, mais au contraire aboutit à une véritable renaissance spirituelle du protagoniste.

L'auteure se décrit comme "femme d'images...écrivaine visuelle" et, en effet, lors d'un récent colloque, elle a parlé des "images obsessionnelles" qui déclenchent ses créations romanesques. Pour *La Vie cappuccino*, ce fut une photo de presse: un amoncellement de valises repêchées à la suite de l'accident de l'avion New York-Paris en 1996. En quelques secondes, selon l'auteure, le sujet de son roman lui fut alors donné. À cet élément graphique s'ajoute une oeuvre d'art, *Jeune homme à l'écharpe rouge*, du peintre belge Spilliaert qui fut également décisive dans la représentation de Bertrand, le personnage principal.

Wilwerth imagine qu'un avion en provenance de Rome et en route vers Londres, s'est écrasé au large de la côte belge. Tout commence lorsque Bertrand, en vacances à Ostende, découvre, échouée sur la plage, une "valise bordeaux" qu'une force mystérieuse l'oblige à récupérer. La valise d'abord, son contenu ensuite, les divers indices qu'il y découvre avec